L'ADAPTATION EN TRADUCTION ARABE DU MOT VULGAIRE : CONSERVATISME CULTUREL OU MANQUE D'ÉQUIVALENTS ? ÉTUDE D'EXEMPLES DANS LA TRADUCTION EN ARABE DE *DIEU N'HABITE PAS LA HAVANE*

Mohamed EL-HIMER
Université Sidi Mohamed Ben Abdellah De Fès (Maroc)
ORCID iD: 0009-0001-1665-3650
mohamed.elhimer@usmba.ac.ma
&
Khalid HAMOUDI
Université Sidi Mohamed Ben Abdellah De Fès (Maroc)
ORCID iD: 0009-0000-8832-5683
khalid.hamoudi@usmba.ac.ma

Résumé : Le présent article met en relief un processus traductionnel souvent sollicité en langue arabe. Il s'agit de l'adoption du traducteur littéraire arabe du procédé de l'adaptation au contexte culturel de réception. Cette stratégie de traduction est mise en pratique notamment lorsqu'il est question de discours vulgaire. Sous l'alibi de ne pas heurter le bon sens du lecteur arabe, les gros mots, les injures, les insultes sont le plus souvent réinterprétés et traduits de manière à les vider de leurs portées sémantiques et de leur ancrage culturel. Cependant, la langue arabe regorge de mots et d'expressions vulgaires qui, s'ils ne sont que peu utilisés dans le roman arabe, doivent être réactivés dans l'acte de traduction.

Mots-clés : Traduction littéraire, discours vulgaire, violence, langue arabe, adaptation.

ADAPTATION OF TRANSLATING ARABIC VULGAR WORDS: CULTURAL CONSERVATISM OR SHORTAGE OF EQUIVALENCE? *DIEU N'HABITE PAS LA HAVANE* AS A CASE STUDY

Abstract: The present article highlights a translational process frequently employed in Arabic language. It concerns the adoption by Arabic literary translators of the adaptation process to the cultural context of reception. This translation strategy is particularly applied when dealing with vulgar discourse. Under the pretext of not offending the sensibilities of the Arabic reader, swear words, insults, and curses are often reinterpreted and translated in a way that empties them of their semantic weight and cultural connotations. However, the Arabic language is rich in vulgar words and expressions wich, although seldom used in Arabic novels, must be reactivated in the act of translation.

Keywords: Arabic literary translation, vulgar discourse, swer words, Arabic language, adaptation.

Introduction

Dans les romans, les situations conversationnelles entre les personnages constituent un espace fictif où l'auteur se permettrait d'utiliser un langage vulgaire, voire même parfois de gros mots. C'est parce que le roman se doit de refléter une société, non seulement dans ses traditions, ses mœurs, ses croyances, mais aussi dans le comportement langagier qui marque le quotidien des gens. Traduire ces mots grossiers constitue un défi pour le traducteur littéraire, lequel est censé connaître des registres de langue pour ne pas produire

un énoncé incomplet d'un point de vue connotatif ; et mobiliser sa compétence biculturelle pour mener l'opération à bon port. Or, le traducteur arabe se voit soumis à une politique éditoriale qui distille ses impératifs dont le respect de la culture arabo-musulmane, laquelle considère l'usage de gros mots et d'un langage grossier qui heurte la bienséance, comme tabou et entachant la réputation de son usager. Par ailleurs, si la traduction est un pont que nous traversons vers les autres cultures, et qui permet de connaître l'autre et de reconnaître sa différence, c'est parce qu'elle ambitionne autant que possible la fidélité de transmission, y compris lorsqu'il est question des mots grossiers. Comment peut-on découvrir culturellement cet autre auquel on veut tendre la main si la traduction est cibliste ? Dans le cas de la traduction littéraire arabe, comment l'adaptation du discours vulgaire au contexte culturel arabe impacte-elle la réception du texte traduit ? Nous envisageons de vérifier si la traduction cibliste du lexique vulgaire empêcherait le lecteur de subir les mêmes effets que subirait le lecteur du texte original. Telles sont la problématique et l'hypothèse que nous tentons d'examiner en nous basant sur la traduction en arabe de quatre gros mots « cul, putain, chier et foutre » dans le roman de Yasmina Khadra « Dieu n'habite pas la Havane » (2017), traduit en arabe par Hussein Kubaissi sous le titre « laysa lihāfānā rabun yaḥmīhā » (2017/2020). Nous exposerons tout d'abord l'origine de l'idée, examinerons très brièvement et à la lumière d'exemples saillants le sort de quelques romans arabes au discours vulgaire et éclaircirons le concept de l'adaptation en tant que procédé de traduction. Nous étudierons ensuite la traduction des occurrences mentionnées supra et examinerons s'ils ont sur les lecteurs des effets pareils à ceux du texte original.

1. Origine de l'idée

Lors de notre lecture de la traduction en arabe du roman de Yasmina Khadra « *Dieu n'habite pas la Havane* », une question nous a interpellés très profondément. Il s'agit des interprétations que le traducteur fait lorsqu'il se trouve face à des métaphores. À commencer par la traduction du titre qu'il a dépouillé, de manière remarquable, de sa charge sémantique métaphorique, jusqu'aux simples métaphores qu'il adapte –ce qui est en traduction légitime- au contexte de réception arabe. Cette adaptation, ou cette domestication - des métaphores arrive à son comble quand il s'agit des discours vulgaires, de gros mots, des jurons, bref du langage fruste et grossier. Nous nous sommes alors référés à la traduction en espagnol du même roman, à la quête de l'acte de traduction activé pour le discours vulgaire, nous avons trouvé une traduction majoritairement littérale qui garde ses spécificités communicatives et, partant, cherche à créer chez son lecteur un effet semblable à celui ressenti, éventuellement, par le lecteur du roman original. Pour les mots que nous étudierons dans cet article, le traducteur espagnol n'hésite nullement à utiliser des équivalents ou expressions appartenant au même registre. Certes, cette différence traductionnelle entre l'arabe et l'espagnol s'explique par le fait que l'espagnol et le français appartiennent à la même famille de langue, et par le partage partiel de la même civilisation, ce qui rend la traduction du discours vulgaire plus fluide par rapport à la langue arabe. Le contexte culturel arabe est exigeant quant au bon usage de la langue, de sorte que toute utilisation qui enfreint les règles de la pudeur et de la bienséance -telles qu'installées et concrétisées dans le monde arabe depuis des siècles- entache la réputation du sujet l'utilisant. Or, ceci ne dit pas que les arabes, dans l'usage quotidien qu'ils font de la langue, n'ouvrent pas cette boite à gros mots, bien au contraire, du Golf à l'Océan, le discours vulgaire est partie intégrante du comportement langagier.

1. Traduction de la grossièreté entre littéralité et littérarité

1.1 Littéralité et littérarité

La dichotomie littéralité et littérarité est indissociable de la réflexion sur la traduction. Elle Il convient d'emblée de distinguer les deux notions. Par la première notion, on entend un attachement au texte source, à ses signifiants, à sa matérialité. La subjectivité du traducteur est, dans cette perspective, effacée. La littéralité est, au contraire, un éloignement, un détachement du texte source, de sa matérialité, de ses signifiants, de son mouvement. Ce qui prime dans la littérarité, c'est le sens du texte source, ses effets, son sens que le traducteur s'efforce de faire surgir dans la langue cible. Or, ce détachement en faveur de la littérarité ne se fait pas sans sacrifices. Le traducteur ayant adhérer à cette conception –que d'ailleurs Ladmiral défend acharnement- accepte de laisser des pertes qu'il compense par l'effort qu'il déploie pour que le sens existe. À l'opposition de la littéralité, la littérarité dote le traducteur d'une dose de subjectivité et de liberté qu'il incombe d'exploiter à bon escient. Les deux notions correspondent en effet à la fameuse dichotomie développée par Ladmiral sourcier/cibliste (2014).

1.2 Qu'en est-il du roman arabe au lexique vulgaire ?

Plusieurs romans arabes étaient, pendant longtemps, soumis à la censure. Les causes sont certes nombreuses mais celles qui ont trait à la culture sont les plus frappantes. Le roman de Ibrahim Abdelmajid *« burǧ al-ʿaḍrāʾ »* en est un exemple. Il fut interdit pour la raison qu'il traite, entre autres, des questions des relations sexuelles ; et qu'il est sillonné d'obscénité, ce qui s'oppose à la culture et au système axiologique arabes. Le roman est finalement édité en 2014 après les éclaircissements répétitifs de l'auteur qui a dévoilé que son récit est plutôt surréaliste et que les événements se déroulent autour de jeunes exposés à des violations sexuelles. Le récit de Tayeb Saleh «*mawsim al-hiǧra ʾila al-šamāl* » illustre cette censure imposée aux écrits qui enfreignent les normes culturelles arabes. Bien que ce roman soit traduit dans plusieurs langues, il fut interdit au Sudan notamment pour avoir peint des scènes hardies où le personnage « Bint Majdhoub » s'autorise à utiliser un lexique fruste allant à l'encontre des règles de la bienséance telles que conçues dans une société conservatrice comme le Sudan. Les valeurs culturelles sont des facteurs qui orientent la politique relative à l'édition dans plusieurs pays arabes. Sur ce point, l'Algérie par exemple a adopté en mai 2015 un projet de loi relatif à l'activité éditoriale, il stipule, dans l'article 8, que

> Les activités d'édition, d'impression et de commercialisation du livre s'exercent dans le respect de la Constitution et des lois de la République, de la religion musulmane et des autres religions, de la souveraineté nationale et de l'unité nationale, de l'identité nationale et des valeurs culturelles de la société, des exigences de la sécurité et de la défense nationale, des exigences de l'ordre public, de la dignité de l'être humain et des libertés individuelles et collectives. Le livre ne doit pas faire l'apologie du colonialisme, du terrorisme, du crime et du racisme. Le livre destiné aux enfants et aux adolescents ne doit comporter aucun écrit ni aucune illustration de nature à porter atteinte à leur santé morale ou à leur sensibilité.
>
> Journal officiel de la république algérienne N39, 3 Chaoual 1436, 19 juillet 2015, Article 8

Cela paraît plus clair dans la traduction en arabe des textes littéraires. Ceux-ci ne sont nullement restreints au simple objectif de divertissement et de distraction, ils sont, eux aussi, porteurs de visions du monde, transmetteurs de cultures. La part de subjectivité de

l'auteur est, dans le langage littéraire, grande : « Plus on s'éloigne de la littérature d'art pour se rapprocher des écrits pragmatiques, plus diminue la part de subjectivité » (Flamand, 1983 :119). L'idéal serait donc que la traduction expose fidèlement ces visions du monde et conserver la subjectivité de l'auteur. Cette subjectivité est relatée par des procédés multiples dont l'utilisation du discours vulgaire. Celui-ci détermine, entre autres, la nature de la relation entre les protagonistes, leur psychisme et états d'âme, attribuant ainsi un réalisme remarquable à la production. Ce réalisme n'est transmissible que via une traduction équivalente et une adaptation au contexte culturel de réception arrache au message une part considérable de sa signification, et par conséquent empêche le récepteur de bien saisir le message dans sa dimension culturelle.

1.3 La littérature comme facteur de modification des lecteurs

Le texte littéraire est différent de celui scientifique. Celui-ci se caractérise par un langage objectif, dénotatif, et tend plutôt vers l'universalité. Or, le langage littéraire a comme corolaire la subjectivité de l'écrivain et des personnages. Notons que la subjectivité et l'expressivité du langage littéraire sont une partie intégrante de la liberté de l'expression. Par ailleurs, qui dit liberté d'expression et s'y convertit tolère tout propos, pacifique et inoffensif certes, qui s'oppose à ses convictions et aux système éthique qu'il s'est approprié. Le langage littéraire, de par ses spécificités expressives, allégoriques et connotatives, offre à l'écrivain cet espace de liberté où il peut éployer les ailes de son imagination et donner ainsi libre cours à ses capacités d'expression en mobilisant toutes les ressources à sa disposition afin de faire parvenir aux lecteurs des idées et des faits qui pourraient l'influer, car le langage littéraire « prétend […] influer sur l'attitude du lecteur, le persuader, et en définitive le modifier » (Wellek et Warren,1971: 32). La modification des lecteurs à laquelle aspire le texte littéraire s'étend pour transformer la société même. Il s'agit d'une vision critique par rapport à la réalité sociale, que ce soit en faveur ou en défaveur de celle-ci. Jauss (1978) souligne la dimension de transformation de la littérature en y voyant « un facteur de production de la société. Elle véhicule des valeurs esthétiques, éthiques, sociales, qui peuvent aussi bien transformer la société qu'à la perpétuer telle qu'elle est. » (1978 : 78). Étant une recréation, une ressuscitation du texte littéraire dans toutes ses dimensions, la traduction doit non seulement sacraliser le dire de l'auteur dont la liberté de l'expression est garantie par la nature de la littérature elle-même, mais aussi elle doit suivre les mêmes enjeux du texte original, même dans un contexte culturel différent.

1.4 L'adaptation comme procédé technique de la traduction

Nombreux sont les procédés et techniques de traduction mis en œuvre par le traducteur littéraire. Selon les contextes, celui-ci peut se servir de la technique de traduction qui lui paraît la plus fructueuse afin de rendre compte du contenu. Ainsi, il pourrait osciller entre la traduction calquée jusqu'à l'adaptation, « la limite extrême de traduction » (Vinay & Darbelnet, 1958 : 52). Celle-ci « s'applique à des cas ou à la situation à laquelle le message se réfère n'existe pas dans LA, et doit être crée à une autre situation, que l'on juge équivalente. » (Ibid : 43). Les différences culturelles qui entravent la réceptivité du message dans la langue cible sont des facteurs qui poussent le traducteur littéraire à avoir recourt à l'adaptation. L'idée générale est maintenue et respectée, mais elle est exprimée de manière à ce qu'elle soit acceptée dans la culture cible. Zuzana Raková définit l'adaptation par les mots suivants :

> Changements traductifs du texte source affectant le thème, les personnages, les spécificités culturelles, les réalités sociales locales.[Elle] tient compte des exigences communicatives des récepteurs et du canon culturel de la culture cible. Une acception (un sens) de ce terme concerne le processus de transformation textuelle différent de la traduction dans la conception traditionnelle. En ce sens, l'adaptation consiste en une transformation durant laquelle le traducteur respecte du texte source l'idée générale, mais le texte traduit s'adapte à la culture cible.
>
> Zuzana Raková (2014 : 231)

Le traducteur, étant le lecteur par excellence du texte original, est entre deux forces : celle du dit original, et celle du lecteur de la traduction. Mais c'est ce dilemme et ce tiraillement qui lui offrent un espace de liberté lui fluidifiant sa tache de passeur de contenu. Pour lui, c'est l'idée générale qui compte. Elle prime sur l'expression et le mot à mot quand la transposition directe est impossible ou enveloppée d'ambiguïté. C'est alors dans ce cadre qu'il se procure le droit de s'éloigner de l'expression originale et d'aller vers le récepteur pour lui transformer le vouloir dire de l'auteur. Le traducteur est donc à mi-parcours entre l'auteur et le récepteur de sa traduction. Ce rôle est minutieusement décrit par Lederer (1986b) :

> Le traducteur, tantôt lecteur pour comprendre, tantôt écrivain pour faire comprendre le vouloir dire initial, sait fort bien qu'il ne traduit pas une langue en une autre, mais qu'il comprend une parole et qu'il la transmet à son tour en exprimant de manière qu'il soit comprise. C'est la beauté, c'est l'intérêt de la traduction d'être à ce point de jonction où le vouloir dire de l'écrivain rejoint le vouloir comprendre du lecteur.
>
> Lederer (1986b :19)

1.5 Liberté et fidélité en traduction littéraire

La notion de fidélité en traduction est très largement débattue. Elle a en effet donné naissance à des interprétations diverses, voire opposées. C'est dans ce cadre où s'inscrit la controverse entre les ciblistes et les sourciers. Être fidèle en traduction présuppose deux conceptions, deux trajectoires à cheminer : ou bien rester attaché à l'expression, c'est à dire au signifiant, la rendre telle qu'elle figure dans le texte source, et par conséquent neutraliser la liberté du traducteur ; ou bien rendre le vouloir dire de l'écrivain, en s'inscrivant dans approche plutôt sociocritique et interprétative se dotant ainsi d'une dose de liberté qui ne fait aucunement dire l'auteur ce qu'il n'avait pas dit. L'éclairage fourni par Hurtado Albir nous parait dans ce contexte, très utile :

> Pour être fidèle au sens, le traducteur doit être d'abord fidèle au vouloir dire de l'auteur, et ensuite, dans sa réexpression, il doit être fidèle aux moyens propres qu'offre la langue d'arrivée pour exprimer ce vouloir dire ainsi qu'au destinataire de la traduction pensant à ce que celui-ci peut comprendre ou ne pas comprendre, afin qu'il soit en mesure de saisir le même sens que le destinataire du texte original.
>
> Hurtado Albir (1990 : 79)

Cet éclairage trace une piste à adopter afin de rendre compte du vouloir dire original. Dans cette perspective, l'intention de l'auteur prend le devant dans le processus traductif, et le traducteur doit mettre en œuvre les ressources de la langue d'arrivée les plus proches de l'expression originale. Par ailleurs, déceler le vouloir dire et l'intention

de l'auteur prend appui sur l'approche interprétative car transposer dans la langue cible ce qu'un auteur veut réellement dire appelle à activer son background linguistique, mais surtout culturel. La littéralité et le lexicalisme n'ont que faire dans cette logique de traduction. Le traducteur jouit d'une liberté lui permettant de puiser dans sa culture des équivalents culturels qui rendent fidèlement le propos de l'auteur. Le concept d'appropriation d'Israël est un descripteur de ce processus de traduction. Pour lui « toute traduction est une appropriation, bonne et mauvaise. […] l'appropriation n'est pas un choix : elle est imposée par la nature même du texte littéraire. » (Israël, 1991 : 18) Étant un discours social, le texte littéraire impose au traducteur le caractère de l'appropriation. Ce discours social parodie le réel à travers le voir de l'auteur et il n'est traduisible et transposable dans la langue cible que lorsqu'une condition est remplie, outre celle qui a trait à la maitrise des deux codes linguistiques : c'est bel et bien l'exercice de la bonne interprétation. Cependant, une interprétation abusive et malmenée constitue, selon Tiphaine Samoyaut, une violence contre le texte original : « les distorsions proviennent du désir d'interprétation du traducteur » (Samoyault, 2020 : 66). L'interprétation n'est point sujette au désir et aux caprices du traducteur, elle est cependant tributaire de la nature de l'énoncé à traduire et du contexte de réception et quand le mot à mot suffit, elle est vue comme un facteur de destruction de l'original : « l'oubli, la destruction sont favorisés par des opérations multiples : le code prime sur le rythme, le mot pour le mot est refusé alors qu'il est le plus souvent possible » (Ibid : 66).

2. Le discours vulgaire dans « Dieu n'habite pas la Havane »

2.1 La variation diaphasique : une caractéristique inhérente aux romans de Yasmina Khadra

Yasmina Khadra, de son vrai nom Mohammed Moulessehoul, continue toujours d'éblouir et de fasciner son lectorat. Sa plume, sa capacité d'utiliser le mot, de le manier font de lui un romancier de renom dont les écrits sont traduits désormais dans plusieurs langues. Les écrits de Yasmina Khadra - à commencer par son premier roman *Morituri* (1997) jusqu'à *Les vertueux (2022)*- se caractérisent par une diversité de sujets et de thématiques ayant trait à la réalité. Il diversifie les registres de langue en fonction de la situation et du milieu social. C'est ainsi que le lecteur de ses romans assiste à un paysage linguistique varié et profondément ancré dans la situation de communication, selon qu'il s'agit de la narration ou d'un échange de parole entre les protagonistes. Dans le premier cas, c'est majoritairement le registre soutenu qui domine ; une langue littéraire qui peint le talent stylistique de l'auteur. Cependant, dans le deuxième cas, les dialogues, il existe une variété de registres de langue, et les protagonistes utilisent tantôt un registre standard, tantôt familier, voire même les gros mots.

2.3 Qu'est-ce qu'un mot vulgaire ?

Selon les contextes, le mot vulgaire est défini dans le dictionnaire Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales par des traits divers dont :

- Qui n'a aucune élévation morale, qui est ordinaire, prosaïque.
- Qui manque d'éducation, de distinction; qui se conduit de façon grossière, qui ne se conforme pas aux règles du savoir-vivre.
- Qui dénote la grossièreté, le manque de distinction.
- Qui choque la bienséance par son caractère grossier dans l'expression ou dans le contenu.

- Qui caractérise le discours de personnes frustes; qui n'est pas conforme à l'usage normatif.
- Qui est jugé de mauvais goût ou comme manquant de distinction.

(CNRTL).

Quant au gros mot, qui est aussi présent dans le récit étudié, il est défini par Rouayrenc comme suit :

> Un gros mot est un mot interdit, un mot à travers l'usage duquel se manifestent les tabous d'une société. La notion de gros mots est une notion fondamentalement sociale et de ce fait susceptible de variation, variation selon les sociétés, le groupe social, variation dans le temps.
>
> Rouayrenc (1996 : 5)

Malgré son caractère fruste, le gros mot existe dans le quotidien des gens ; il est, comme le souligne toujours la même auteure, « un phénomène foncièrement oral » (Ibid : 6). Les gros mots ont pour rôle de « dévaloriser les choses qu'ils nomment en même temps que les gens auxquels ces choses s'appliquent » (Guiraud, 1975 : 27). En outre, il est fortement chargé en affect qu'il reflète l'état psychique du locuteur, il est l'expression de mauvais sentiments tels la haine, la colère, le dédain, etc. La traduction de ce phénomène oral pose un enjeu énorme. Le traducteur littéraire se charge, non seulement de la transmission spontanée du message, qui est restreinte à la réécriture et à la recréation, mais aussi à la transmission de l'effet du message à traduire, lequel est, dans le cas du gros mot, parfois offensant.

2.4 Variation diaphasique dans Dieu n'habite pas la Havane

Dans le récit en question, le narrateur-héros oscille dans son usage de la langue entre les registres standard et littéraire. L'univers linguistique du « narré » est conforme aux impératifs du bon usage de la langue française. Il faut attendre l'introduction des dialogues pour que cet attrait stylistique soit suspendu. Les dialogues nous montrent une autre facette diaphasique de la langue, qui est celle en usage entre les protagonistes. La variation diaphasique est reflétée par un usage abondant du registre familier sur le plan lexical « mon pot, crétin, boulot, jugeote, emmerder, proprios, etc. » ; sur le plan grammatical par le tutoiement fréquent entre les protagonistes et par l'usage abondant du pronom personnel indéterminé. L'argot est aussi très présent avec l'utilisation des mots appartenant au domaine professionnel du chant et de la musique « reggaetón, rumba, etc. ». Le registre vulgaire est aussi présent, même avec un taux moins élevé que le précédent. La privatisation de la Buena Vista, au début du roman, bouleverse l'état d'esprit de Pedro Parveras, le directeur de la boite. Le sentiment de colère et d'amertume se traduit, entre autres, par son usage d'un registre vulgaire lors d'un long échange avec le narrateur, Don Juan. C'est ainsi que le lecteur assiste à l'intrusion de mots et d'expressions frustes et grossiers tels « nous foutre tous dehors » (Khadra, 2017 : 23) ; « Pourquoi es-tu venu foutre la pagaille dans ma tête ?» (Ibid : 33), etc. Le discours vulgaire réapparait dans le quatrième chapitre avec le jeune administrateur que Don Fuego rencontre afin de se faire embaucher. Indigné suite à un appel de son patron, il se met à s'en lamenter en prononçant des mots grossiers tels « un trou-du-cul » (Ibid : 41). Ces exemples sont très fortement ancrés dans des situations d'énonciation marquées par une tension et une crispation qui accablent les personnages. Le linguistique

et l'extra-linguistique s'allient donc afin de permettre au lecteur de déduire le sens dans son exhaustivité. Cependant, une traduction cibliste qui tend à l'adaptation culturelle empêcherait le lecteur de la traduction de saisir le sens complet et, partant, d'en subir les mêmes effets. Dans la traduction sujette à notre analyse, n'y a-t-il donc pas dans ce choix de traduction une dissimulation de la composante sociale de la linguistique ?

2.5 Traduction cibliste et retombées sémantiques

Schleiermacher, cité dans Berman 1985, conçoit deux voies que peut suivre une traduction : « ou bien le traducteur laisse le plus possible l'auteur en repos et fait se mouvoir vers lui le lecteur ; ou bien il laisse le lecteur le plus en repos, et fait se mouvoir vers lui l'écrivain.» (Berman, 1985 : 235). En commentaire à cette citation, Berman avance que

> Dans le premier cas, le traducteur oblige le lecteur à sortir de lui-même, à faire un effort de décentrement pour percevoir l'auteur étranger dans son être d'étranger ; dans le second cas, il oblige l'auteur à se dépouiller de son étrangeté pour devenir familier au lecteur.
>
> Berman (1985 : 235)

Schleiermacher met en exergue les deux grandes trajectoires que pourrait suivre une traduction. Mais il fallait attendre J. R. Ladmiral pour distinguer entre la traduction cibliste et la traduction sourcière. Dans son ouvrage consacré à l'opposition soucier/cibliste, Ladmiral note que

> Les sourciers sont ceux qui s'attachent au signifiant (voire à la signifiance) de la langue, en se focalisant sur la langue-source du texte original ; alors que les ciblistes privilégient non pas le signifiant, ni même le signifié, mais le sens ou plutôt l' « effet » que produit la parole […], c'est-à-dire le discours, le texte et même l'œuvre, qu'il conviendra de traduire en mobilisant les ressources spécifiques de la langue cible.
>
> Ladmiral (2014 : 30)

L'adoption en traduction de la logique cibliste tairait le propre de l'énoncé, notamment ce qui a trait à la culture de la langue originale et à son étrangeté. S'agissant des gros mots, l'abîme devient encore plus profond entre l'énoncé de départ et sa traduction, car celui-ci porte les marques d'une situation d'énonciation porteuse, elle aussi, de sens. La traduction en arabe du texte étudié opte plutôt pour cette deuxième voie, peut-être par souci de bienséance, et ce en atténuant le caractère grossier d'un message vulgaire, l'adaptant ainsi au contexte culturel arabe. Cependant, un tel choix ne se fait pas sans retombées sur le contenu réel des paroles des protagonistes. Le tableau suivant montre les traductions en arabe des mots et expressions vulgaires mentionnés plus haut :

Mot ou expression	Traduction en arabe	Traduction intelligible en arabe
nous foutre tous dehors	أم أنهم سيصرفوننا جميعا am anahum sayaṣrifūnanā ǧamīʿan (Khadra. (trad), 2018, p :21)	Nous expulser tous
Pourquoi es-tu venu foutre la pagaille dans ma tête ?	لماذا جئت لتعكر علي صفوي lmāḏā ǧiʾi-ta li-tuʿakira ʿalaya ṣafw-ī (Ibid, p :34)	Pourquoi es-tu venu pour perturber ma tranquillité ?
ne me fais pas chier avec tes piques tordues.	إذا، كف عن مضايقتي بانتقاداتك الملتوية iḏan kufa ʿan muḍāyaqatī bintiqādātika al-multawiyah (Ibid :34)	Arrête donc de me tourmenter par tes critiques tordues

Nous avons eu recours à la traduction intelligible pour mettre en relief l'écart sémantique entre la version originale et sa traduction. Le verbe « foutre », très familier, a plusieurs significations selon les contextes où il est utilisé. Malgré son caractère polysémique, ses significations partagent le trait sémantique de la violence. Le verbe « foutre » dans le contexte du dialogue étudié est une manière de hurler sa rage par rapport à la situation nouvelle de la Buena vista. Le personnage l'utilisant, Pedro Parveras en l'occurrence, dévoile ainsi une psychologie bouleversée et son incapacité, ainsi que celle de son interlocuteur, à faire face au nouveau destin voulu pour l'institution dans laquelle ils ont œuvré pendant des années. Or, sa traduction ne recouvre ni son caractère très familier, ni le trait de la violence. Ainsi, « صرف/ṣarafa » signifie littéralement « expulser », et dans le contexte professionnel «licencier». La dimension psychologique, l'état d'âme du personnage sont dissimulés. En d'autres termes, la dose de subjectivité est dans la version française énorme, tandis que la traduction en arabe est neutre et relate objectivement une réalité qui découle du changement statutaire de la Buena.

Prenons aussi la deuxième occurrence « *Pourquoi es-tu venu foutre la pagaille dans ma tête ?* ». Pedro Parveras y crache sa colère contre le narrateur, directement et violemment. Il veut rester seul sans qu'il ne soit perturbé. Le narrateur le rejoint dans bureau pour discuter avec lui des solutions susceptibles de sauver leur institution, mais cela attise davantage son mécontentement. La traduction en arabe de cette phrase « لماذا جئت لتعكر علي صفوي » dévoile à son tour le sentiment de Pedro Parveras qui se sent importuné par la visite de Don Juan. La métaphore y est maintenue mais en créant des images différentes. Cependant, elle ne relève pas du même registre que l'original, au contraire elle est hissée au rang du registre soutenu. De même pour le verbe « chier », que le Petit Robert classe dans la catégorie des mots familiers et vulgaires, il est rendu dans la traduction arabe de manière à le vider de sa signification première, et de son registre. Le traducteur donne certes le sens de ce verbe en contexte, mais le mot arabe « ضايق/ ḍāyaqa » est loin de rendre compte du registre vulgaire auquel appartient le verbe « chier ». Nous nous demandons quelle relation lie un verbe appartenant au domaine scatologique et sa traduction en arabe « ضايق » qui

provient de «ضاق » signifiant devenir étroit, se rétrécir[1]. Mais dans le contexte où il est utilisé, il renvoie dare dare aux sentiments de dérangement et de lassitude. Le traducteur évite d'utiliser, pour ce verbe, des équivalences directes –il y en a en langue arabe beaucoup- jugées obscènes dans la culture arabe, car l'expression, rendue littéralement, pourrait enfreindre les normes du bon usage de la langue arabe.

2.6 Les mots « cul et putain »

Nous procéderons à l'analyse de la traduction en arabe de deux autres mots vulgaires, en l'occurrence « *cul* » et « *putain* ». En effet, le premier mot « cul », qui appartient au domaine scatologique, apparaît dans le texte de Yasmina Khadra à quatre reprises. Les deux premières lors d'un échange entre le narrateur et Perdo Parveras :

- « Passer des années et des années à se lustrer le cul sur un siège sans savoir que les choses se font et se défont dans notre dos » (Khadra, 2017 : 35) ;
- « lorsque j'ai mal au cul, personne ne partage ma douleur. » (Ibid: 36).

Les deux dernières apparaissent, sous la même forme, dans le quatrième chapitre dans l'énoncé suivant :

- « *Un trou-du-cul qui se prend pour le nombril du monde* » (Ibid : 41).

Le mot « putain », qui évoque le domaine sexuel, est utilisé dans le texte original trois fois. Dans le deuxième chapitre, quand Perdro Parveras dit au narrateur :

- « Nous appartenons tous à l'État, Juan. Nos maisons, nos carrières, nos soucis, nos sous, nos chiens, nos femmes et nos putains. » (Ibid : 23) ;

dans le quatorzième chapitre, Augusto réplique aux neveux du narrateur :

- « […] des paumées qui passaient leurs nuits à harceler les putains sur les terrains vagues. […]» (Ibid : 123).

Le troisième contexte où le mot est réutilisé est quand Mayensi dit au narrateur :

- « Je ne suis pas une putain.», au dix-neuvième chapitre.

Pour le mot « cul », il est interprété en fonction des particularités du contexte culturel arabe, au point de le vider de sa charge sémantique. Ainsi, l'énoncé « se lustrer le cul sur un siège », est rendu en langue arabe par une comparaison qui fait fi de son caractère grossier ; et de l'état psychique du locuteur. Dans les trois autres exemples, le mot cul n'est aucunement rendu en langue arabe. Derrière ce choix traductif, il existe une dissimulation de l'effet produit par le registre utilisé, de manière à priver le lecteur arabe, toujours par souci de conservatisme culturel, des mêmes sentiments et des mêmes effets que ressentirait le lecteur de la langue originale. Dans le tableau ci-après, nous proposons une traduction intelligible afin de mettre en relief l'écart entre l'énoncé français et sa traduction en arabe :

[1](ضاق)_ضَيْقا، وضِيقا : انضم بعضه إلى بعض ولم يتسع لما فيه وقصر عنه. (المعجم الوسيط، الطبعة الرابعة، 2004، مكتبة الشروق الدولية. ص: 548)

Énoncé original	Traduction en arabe	Traduction intelligible en arabe
se lustrer le cul sur un siège	هانئا كالطفل في مقعدك hāniʾian kaṭifli fī maqʿadika (KHADRA. (trad), 2018, p :35)	Tranquille comme enfant sur ton siège.
lorsque j'ai mal au cul	حين أشكو من ضيق ما ḥīna ʾaškū min ḍīqin mā (Ibid :24)	Lorsque je me plains d'une quelconque détresse.
Un trou-du-cul	تافه مزعج tāfihun muzʿiǧ (Ibid : 41)	Ignoble et importun.

Le traducteur évite autant que faire se peut de recourir au mot pour le mot afin de traduire le lexème étudié. La traduction intelligible montre à quel point la version arabe s'éloigne de l'original. Les trois énoncés sont des métaphores qui créent dans l'imagination du lecteur des images dont le pivot est le mot « cul ». C'est une manière d'exprimer sa colère et son exaspération à l'égard d'une situation donnée, mais elle est une manière basse et grossière qui puise dans un langage vulgaire. À l'exception de la traduction du premier énoncé, qui garde tout de même le sens figuré avec un passage de la métaphore à la comparaison, les deux autres traductions tendent plutôt vers la neutralité. Aucune ne garde la dimension métaphorique des énoncés originaux. Pour le premier énoncé, où Perdo Parveras, emporté contre les choses qui se font et se défont à son dos, exprime son amertume, le traducteur a choisi d'utiliser une comparaison dont le comparé est l'enfant. Le mot « cul » est contourné et la grossièreté est effacée. Mais le traducteur va plus loin en mettant au centre de sa comparaison un symbole de l'innocence : l'enfant. Il est clair que l'effet ne sera pas le même sur les lecteurs de la version française et celle arabe. Pareil pour le deuxième énoncé « lorsque j'ai mal au cul », qui revoie bassement au sentiment de la souffrance, et relate un psyché déstabilisé et frustré, il est rendu par une expression courante qui traduit, aussi littéralement que possible, ce sentiment de souffrance sans pour autant qu'elle crée une quelconque image dans l'esprit du lecteur. Le juron un trou-de-cul est rendu par deux qualificatifs relevant eux aussi d'une langue courante et usuelle, et le seul trait commun qui lie la traduction à l'original est celui du caractère offensif. Les trois traductions proposées pour le mot « cul », quoiqu'elles reflètent partiellement l'état d'esprit des personnages, camouflent le trait de grossièreté qui les caractérisent, et partant, cela se répercute mal sur la manière avec laquelle le lecteur de la version arabe se les représente. Cela va de même pour le mot « putain », même s'il n'a pas subi un taux d'adaptation pareil dans la traduction arabe. En effet, la traduction littérale l'emporte quand il s'agit de ce mot. Le traducteur a donc utilisé deux équivalents : «مومس/ mūmis » et « ʿāhirah/عاهرة », lesquels signifient – même s'ils n'appartiennent pas au même registre de langue– la femme qui commet un adultère contre de l'argent. Cependant, les deux mots ne rendent pas compte du registre de langue vulgaire auquel appartient le mot français. Ils sont plutôt équivalents du mot courant « prostituée ». En termes de réception, le référent est le même pour le lecteur de l'original et celui de la traduction, la différence réside uniquement au niveau diaphasique. Mais ce niveau est très significatif sur le plan de l'interprétation des paroles et du psyché des protagonistes, et sur le plan culturel que l'auteur veut, à travers la langue, refléter.

2.7 Entre traduction arabe et traduction espagnole de « Dieu n'habite pas la Havane »

Contrairement au traducteur arabe, le traducteur espagnol a plus d'audace quand il s'agit de gros mots et de discours vulgaire. La traduction en langue espagnole des deux mots « cul et putain » est plutôt littérale dans la majorité des cas. Ainsi, pour le mot « putain », le traducteur espagnol ne se comporte pas comme son homologue arabe, il utilise le mot « puta » qui signifie la même chose, et qui appartient, lui aussi au même registre de langue, le vulgaire. Cette stratégie de traduction est aussi adoptée pour le mot « cul », bien qu'une seule fois. Les autres traductions du mot « cul » sont modulées mais s'inscrivent toujours dans le registre vulgaire ou familier. Par la modulation, nous désignons « une variation dans le message, obtenue en changeant de point de vue, d'éclairage » (Vinay, Darbelnet, 1958, p : 51). Il y a modulation du message quand par exemple le traducteur passe d'une structure phrastique à une autre ; utilise un contraire négativé ; se sert d'une synecdoque ou d'une métonymie, etc.

-Le mot « cul »

Original	traduction en arabe	Procédé de traduction du mot et registre de langue	Traduction en espagnol	Procédé de traduction du mot et registre de langue
Passer des années et des années à se lustrer le cul sur un siège sans savoir que les choses se font et se défont dans notre dos	هل تستوعب أن تمضي سنوات وسنوات هانئا كالطفل في مقعدك، بينما كل الأمور تحل وتربط من وراء ظهرك	Traduction par adaptation / registre standard	Te das cuenta de lo que supone pasar años enteros sacando brillo a un asiento sin saber que todo se hace y se deshace a tus espaldas?	Traduction par modulation / registre vulgaire
lorsque j'ai mal au cul, personne ne partage ma douleur	حين أشكو من ضيق ما، لا أحد في العالم يشاركني معاناتي	Traduction par modulation / registre standard	porque cuando me duele el culo, nadie comparte conmigo ese dolor.	Traduction littérale / registre vulgaire
Un trou-du-cul qui se prend pour le nombril du monde	تافه مزعج يحسب نفسه محور العالم	Traduction par modulation / registre standard	Otro comemierda que se cree que el mundo es suyo.	Traduction par modulation / registre vulgaire

La traduction espagnole reste fidèle au registre des mots étudiés. Pour la première occurrence, elle n'a pas recours au mot pour le mot mais elle procède à une modulation métonymique : la partie pour le tout, la partie étant « años » et le tout « cul ». Ce changement n'a cependant pas nuancé largement la phrase, car les deux mots, l'original et sa traduction, appartiennent au même champ lexical à savoir le corps humain, et partagent le caractère obscène de l'expression des personnages. Pareil pour les deux occurrences suivantes dont une traduction intelligible montre une grossièreté toujours maintenue :

Traduction espagnole	Traduction intelligible en français
porque cuando me duele el culo, nadie comparte conmigo ese dolor.	Parce que quand j'ai mal au cul, personne ne partage cette douleur avec moi.
Otro comemierda que se cree que el mundo es suyo.	Un autre mangeur de merde qui pense que le monde lui appartient.

-Le mot « putain »

Original	Arabe	Procédé de traduction du mot et registre de langue	Espagnol	Procédé de traduction du mot et registre de langue
Nous appartenons tous à l'État, Juan. Nos maisons, nos carrières, nos soucis, nos sous, nos chiens, nos femmes et nos putains	نحن جميعا ملك للدولة يا خوان. بيوتنا، مساراتنا المهنية، مشاغلنا و شواغلنا، كلابنا ونساؤنا ومومساتنا.	Traduction littérale/ registre standard	Todos pertenecemos al Estado, Juan. Nuestras casas, nuestras carreras, nuestras preocupaciones, nuestro dinero, nuestros perros, nuestras esposas y nuestras putas	Trdauction littérale / registre vulgaire
des paumées qui passaient leurs nuits à harceler les putains sur les terrains vagues	هم مجرد زمرة من الضالين تقضي معظم وقتها في مضايقة المومسات في الطرقات العامة.	Traduction littérale/ registre standard	Unos pobres diablos que dedicaban sus noches a acosar a las putas en los descampados.	Trdauction littérale / registre vulgaire
Je ne suis pas une putain.	لست عاهرة	Traduction littérale/ registre standard	No soy una puta!	Traduction littérale / registre vulgaire

Il est clair que le mot « puta » utilisé dans la version espagnole est plus dépréciatif par rapport à ceux de la version arabe. Ce mot est très utilisé dans les sociétés hispanophones et a des synonymes appartenant au registre standard tel « prostituta ». La littéralité à laquelle procède cette traduction implique même le maintien de la dimension grossière, laquelle constitue un trait définitoire commun entre l'original et la traduction. Cette littéralité est favorisée notamment quand il est question de langues appartenant à la même famille, comme c'est le cas des occurrences étudiées : « On trouve les exemples les plus nombreux de la traduction littérale dans les traductions effectuées entre langue de même famille […] et surtout de même culture.» (Raková, 2014 : 96).

2.8 Une violence intentionnelle

Selon Samoyault (2020 :17) : « Le discours contemporain sur la traduction favorise la positivité du geste : il peut être le révélateur de la vérité selon Hans George Gadamer, synonyme de la pensée chez Walter Benjamin, il peut être hospitalité pour Antoine Berman ou pour Paul Ricœur. » Le discours que nous tenons sur la traduction du langage vulgaire dans le roman étudié repose sur les principes de la révélation de la vérité et de l'hospitalité. Toute traduction se doit de respecter le dire original. De ce point de vue, elle puise dans la langue cible pour trouver les moyens les plus aptes pour accomplir cette mission. Or, face à la grossièreté et à l'obscénité, le traducteur littéraire arabe semble superficiel et tend à une traduction partielle, et partiale aussi. Partielle parce qu'il respecte le vouloir dire original mais avec des ressources linguistiques qui s'inscrivent souvent dans une langue soutenue ou standard ; partiale parce qu'il favorise et fait prévaloir une entrée culturelle qui repousse tout usage de la langue obscène dans les écrits. La vérité que prêche la traduction est ainsi déguisée, maquillée, pour ne pas dire dissimulée. Le langage est une entrée pour comprendre le personnage romanesque et, à travers lui, saisir une composante culturelle véhiculée par son dire. En effet, atténuer ce langage, le réduire au nivellement dans la langue cible c'est empêcher le lecteur de se réjouir de la mosaïque culturelle de la langue originale. Cette stratégie traductive commet une double violence : contre le texte de départ dont le registre vulgaire se voit occulter ; et une violence contre le lecteur qui se confie au traducteur pour lui ouvrir la voie vers ce qui lui est opaque et hermétique. Mais cette violence est intentionnelle et volontaire. La langue arabe regorge de mots vulgaires pouvant être mobilisés en traduction sans passer par une interprétation abusive. Les mots que cet article a étudiés ont tous des équivalents arabes appartenant au même registre. Ainsi, le traducteur de « Dieu n'habite pas la Havane » pourrait utiliser à la place de :

Mots du texte original	Mots vulgaires arabes	Translittération
Pute	قحبة	qaḥbah
Cul	سوأة	sawʾah
Chier	خرى	ẖarā

Ce sont, entre autres, des mots jugés grossiers et sont la marque d'un comportement langagier obscène. Ils sont mieux placés pour refléter le psychisme des personnages et la nature des relations qu'ils entretiennent dans les situations dialogiques. Traduire c'est accueillir l'autre, le différent, dans sa propre langue : « le plaisir d'habiter la langue de l'autre est compensé par le plaisir de recevoir chez soi, dans sa propre demeure d'accueil, la parole de l'étranger » (Ricœur, 2004 : 20). C'est une ouverture à l'altérité dans toutes ses facettes. Cette hospitalité langagière consiste à respecter dans l'autre sa singularité. Mais accueillir cet autre dans toute sa différence implique la transposition fidèle de sa langue sans distanciation aucune. En traduction, cette distanciation se manifeste dans l'usage d'une interprétation -là où il n'y a pas nécessité d'interpréter- par souci de contraintes culturelles. Cette interprétation mal placée pourrait se muer en fortification culturelle et en un moi transcendantal. L'hospitalité langagière consiste à porter l'autre et à le supporter. C'est une reconnaissance et une acceptation de sa différence. Le langage vulgaire, lui aussi, étant une des caractéristiques de cet autre, doit être respecté et accueilli comme il est, à moins qu'il n'existe pas d'équivalents adéquats dans la langue cible. La langue arabe, de par sa richesse et sa profondeur expressive, sait comment recevoir et a en son sein toutes les ressources

susceptibles de traduire tous les registres. Cela n'est atteignable qu'à condition que la culture ne soit pas très pesante dans l'acte de traduire.

Conclusion

Étant une recréation, la traduction est une forme d'écriture différente des autres. Elle s'exerce sous la pression et est contrainte d'être toujours fidèle au dire original. Mais fidélité n'est nullement neutralisation de la liberté du traducteur. Celui-ci a légitimement le droit de s'éloigner du texte source, de ses modes d'expression afin de faire surgir à sa façon le dire source. Le traducteur jouit de cette liberté notamment lorsqu'il se trouve face à des extraits qui nécessitent l'adaptation et l'interprétation, faute d'adéquation au contexte culturel cible et au système axiologique d'accueil. Le langage vulgaire, certes, pousse les traducteurs littéraires arabes à changer d'angles de vue, et d'adapter les situations aux contextes de réception. Néanmoins, cela ne signifie pas forcément de décharger les énoncés traduits de leurs portées sémantiques, notamment si le traducteur a à sa disposition des procédés qui pourraient, autant que possible, rendre compte de ces énoncés et, partant, de créer des effets proches sur le lecteur de la traduction. La culture pose ce problème de passage sain entre deux rives culturelles différentes. Adapter donc sans nécessité aucune, interpréter abusivement pour ne pas se heurter au contexte culturel pousse à redouter le problème de l'infidélité, ce péché qui réduirait en décombres des traductions. Nous stipulons que la culture ne doit pas être un facteur inhibiteur dans l'acte de traduire ; et que la littéralité doit prendre le devant quand les équivalents exacts existent en langue cible. C'est ce que nous avons démontré dans cet article à travers l'étude de la traduction des mots grossiers et frustes utilisés dans « *Dieu n'habite pas la Havane* ». Sa traduction en arabe, sensible aux contrastes culturels entre les deux langues, français et arabe, opte toujours pour l'effacement de la grossièreté. Le traducteur y fait preuve d'un esprit de sociocritique qui use de l'adaptation et de l'interprétation de manière fluide. Or, si ces deux stratégies traductives sont efficientes, elles ne s'exercent pas sans retombées néfastes. Nous avons remarqué que l'usage d'un discours vulgaire est révélateur de l'état d'âme des personnages romanesques, il est de ce fait inéluctable à la compréhension de ceux-ci à travers l'effet qu'il exerce sur les lecteurs. La traduction littéraire s'enrôle dans la recréation de ce même effet à travers divers moyens dont le registre de langue. Mais il se voit que, dans le roman étudié, cet effet disparaît ou est atténué dès que le traducteur passe de la grossièreté à la langue standard. Toutefois, la langue arabe compte elle aussi toutes les strates. Dans son expression, un sujet l'utilisant peut osciller entre les niveaux les plus bas et les plus raffinés, et, en termes de traduction, cette langue a tout le potentiel linguistique pour égaler stylistiquement toute autre langue. Et si le roman se doit de peindre une société, de la refléter dans toutes ses spécificités, dont l'usage que l'on fait de la langue, la traduction des romans en particulier se voit charger d'une mission double : transmettre dans la langue cible ce qui a été dit dans la langue source ; et exposer les spécificités langagières, dont l'usage du discours vulgaire, en lui cherchant les équivalents les plus proches sémantiquement. Nous jugeons qu'une telle stratégie traductive, pourrait pallier l'écart de réception entre le lecteur de la langue source et celui de la traduction, notamment dans une période où le monde arabe tend vers plus de libéralisme et rompt avec ses politiques de censure qui taisent la parole et freinent l'élan de l'imagination.

Références bibliographiques

Berman. A. (1985). La traduction et la lettre de l'auberge du lointain, in Les tours de Babel, Essais sur la traduction, Mauvezin, Trans-Europ.

Dictionnaire de Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales, en ligne: http://www.cnrtl.fr/definition/vulgaire, consulté le 12/01/2024 à 14h00

Flamand, J. (1983). Écrire et traduire. Sur la voie de la création. Ottawa : Éditions Vermillon.

Guiraud, P. (1975). Les Gros mots, Paris, PUF.

Hurtado Albir, A. (1990). La fidélité au sens : un nouvel horizon pour la traductologie. In : Marianne Lederer, dir. Études traductologiques (en hommage à Danica Seleskovitch). Paris, Lettres Modernes Minard, pp.75-86.

Israël, F. (1991). La traduction littéraire : l'appropriation du texte. *In* : Marianne Lederer et Fortunato Israël, dir. *La Liberté en traduction*. *Actes du colloque international tenu à l'ESIT*. Paris : Didier Érudition, pp. 17-41.

Jacky, M. (1996). La spécification en traduction : le cas (particulier) des situatiolectes, Palimpsestes, 10 | , pp . 115-123.

Jauss, H.R. (1978). Pour une esthétique de la réception. (trad. par Claude Maillard), Paris, Gallimard.

Khadra, Y. (2017). Dieu n'habite pas la Havane. Pocket. Paris.

Khadra. Y. (2017/2018), laysa lihāfānā rabun yaḥmīhā. (trad. par Husīn Qubaysī), Muʾasasat nawfal, Beyrouth.

Khadra. Y. (2017/2019), Diod no vive en La Habana. (trad. par Wenceslao-Carlos Lozano), Alianza, Madrid.

Ladmiral, J.R. (2014). Sourcier ou cibliste. Les profondeurs de la traduction. Les Belles Lettres, coll. « Traductologique ». Paris. Troisième édition revue et augmentée, 2023.

Lederer, M. (1986b), Transcoder ou réexprimer ? *In* : Danica Seleskovitch et Marianne Lederer, dir. *Interpréter pour traduire*. 2e éd. Paris. Didier Érudition, pp . 15-36.

Meschonnic. H., (1973), Pour la poétique I , Paris. Gallimard.

Ricœur. P. (2004). Sur la traduction. Paris. Bayard.

Rouayrenc, C. (1996), Les gros mots. Paris. PUF.

Samoyault. T. (2020). Traduction et violence. Paris. Seuil.

Vinay, J.-P., Darbelnet, J. (1958). Stylistique comparée du français et de l'anglais. Paris. Didier.

WELLEK, R. et WARREN, A. (1971). *La théorie littéraire*. Paris. Seuil.

Zuzana. R. (2014). Les théories de la traduction. Brno. Masarykova univerzita.

Attestation de publication

Soumission 20/09/2024

Publication : 01/12/2024

M. ASSANVO Amoikon Dyhie
Éditeur en Chef Akofena
08 BP 49 Abidjan 08
+2250708128267
revue-akofena.com
doi.org/10.48734/akofena